

JÉRÉMY SEMET

PROMENER SES
AUTOMNES AU
PRINTEMPS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-506-5

Dépôt légal : avril 2025

« J'aime les gens qui doutent mais voudraient qu'on
leur foute la paix de temps en temps.
Et qu'on ne les malmène jamais quand ils promènent
leurs automnes au printemps. »
Anne Sylvestre, *Les gens qui doutent*.

« L'important n'est pas ce qu'on a fait de moi, mais ce
que je fais moi-même de ce qu'on a fait de moi. »
Jean-Paul Sartre

« Je ne lâche pas prise, je me fous la paix ! »
Fabrice Midal

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

1.

C'est arrivé en lettre recommandée. Un avis de passage dans ma boîte aux lettres. Je suis allé au bureau de poste, miraculeusement ouvert au moment où je sortais du travail. La dame derrière son guichet m'a tendu la lettre en échange de ma carte d'identité et d'une signature. Suis retourné chez moi. Sur le chemin, je jouais avec l'enveloppe. Trop impatient pour attendre d'être assis dans mon canapé, je l'ai ouverte. L'ai lu en diagonale. Je me suis arrêté de marcher. Comme si ne plus bouger allait changer quelque chose au contenu de la lettre. Comme quand, alors qu'on suit la route dictée par le GPS, et presque arrivé à destination, on coupe la radio qui jouait fort jusque-là.

Je ne rêvais pas. Je l'ai relue. Plus attentivement. Mais à la seconde lecture, ça se confirmait. Après deux ans et quatre mois, mon contrat ne serait pas renouvelé.

2.

À la réception du présent courrier, il me restait moins d'un mois avant que mon passage à l'hôpital ne prenne fin.

J'ai mis quelques jours pour réaliser que je venais de perdre mon emploi. Au pire moment. Puisque je rencontrais des soucis avec ma voiture qui, avec la quantité de kilomètres que je lui mettais dans la vie un week-end sur deux pour récupérer mes enfants, ne cessait de s'épuiser. Sans parler des dettes qui dataient de mon mariage, et que je réglais laborieusement depuis bientôt quatre ans.

Forcé de constater qu'un nouveau cycle venait de démarrer, sans avoir été consulté, comme de bien entendu, et que j'allais être contraint de sortir les rames, car ça allait souffler fort.

3.

À chaque fin de service, l'échéance se rapprochait. Rien ne pouvait l'enrayer. La décision avait été précise. Au grand désespoir des rares personnes avec qui j'avais noué des liens. En plus du mien, de désespoir.

J'ai tenté de plaider ma cause auprès de ma cadre, puis de la cadre supérieure, mais aucune d'elles n'entendait me réintégrer. C'était ainsi. Je devais l'accepter. Je suis allé voir les syndicats. La dernière carte que je pouvais encore jouer. Sans succès.

4.

Le dernier jour, la « brigade » avait préparé des petites choses à manger, d'autres avaient apporté des boissons. On avait grignoté tout au long de la journée, et puis à 14 h, il était l'heure de se dire au revoir. Moi qui ai horreur de ça. Tournée d'embrassades, d'accolades chaleureuses, de promesses de rester en contact, de se revoir sans tarder, de garder le moral et de ne pas oublier que lorsqu'une porte se ferme, une fenêtre s'ouvre.

Les tenues rendues. Le casier vidé. J'ai tout de même gardé mon badge en souvenir. Puis j'ai emprunté le chemin retour pour la dernière fois. Le cœur gros. Je trouvais cela injuste. Je n'étais pour eux qu'un matricule vite remplacé, et surtout remplaçable. Je n'avais rien d'unique. D'autres attendaient qu'une place se libère.

Je suis rentré chez moi. Rassurez-vous, je n'étais pas vraiment seul. Dépression et Solitude attendaient mon retour. Si heureuses de m'avoir rien qu'à elles.

5.

Je n'avais jamais entendu du vide faire autant de bruit et occuper tant d'espace. Quand on a pris le pli de se lever tôt et d'occuper sa journée au travail, se retrouver sans rien à faire presque du jour au lendemain peut s'avérer angoissant pour certaines personnes. C'était mon cas. Mon job empêchait l'usine qui fabriquait des pensées de merde de reprendre sa pleine cadence. Désormais à sa merci, j'étais en proie à des crises de larmes quotidiennes, demeurais prostré dans mon lit, gagné par une paresse tenace. Ma tête avait fait de mes soucis une pelote sombre, nouée en un réseau complexe qu'il m'était impossible de résorber. Par quel bout prendre tout ça ? La tâche me semblait irréalisable. Je n'étais pas à la hauteur.

Et puis, depuis que j'avais arrêté mon traitement, c'était encore pire. Je ne voyais plus clair. J'étais perdu dans un labyrinthe dans lequel je ne me souvenais pas être entré et dont il fallait pourtant que je m'échappe.

6.

Prendre la simple décision de sortir de mon lit me demanda un effort considérable. Je parle simplement d'amorcer l'idée de mouvement. Le mettre en pratique me coûta bien plus encore. Celui qui ne s'est jamais retrouvé au fond d'un puits, le corps enfoncé dans de la boue jusqu'à la gorge, n'imagine pas la détermination que demande de simplement lever le regard en direction du ciel. Mobiliser ses facultés de raisonnement en pareille circonstance exige un courage dont on se sent déjà tellement peu capable que la prochaine étape, quelle qu'elle soit, nous paraît inenvisageable.

Et pourtant.

7.

Cela a duré des semaines. Aucune victoire à mon actif. Restais cloîtré chez moi, dans ma grotte. Ne parlais à personne. Ne voulais parler à personne. Évitaïs de donner des nouvelles. Pour dire quoi ? Que pouvais-je leur dire ? D'autant que je connaissais par cœur leur réponse. *Tu dois vite trouver du boulot. T'as essayé l'intérim ? J'ai entendu qu'ils cherchaient du monde à Leclerc. Pourquoi pas retourner dans les ambulances ?*

Le genre de conversation qui pouvait, dans la seconde, me donner l'envie de plonger et de respirer la boue, la laisser remplir mes poumons, suffoquer et mourir. J'en étais arrivé à ce stade de ma réflexion. Cela apporterait une résolution à mes problèmes. Je ne serais plus en vie, peut-être, mais au moins, la souffrance disparaîtrait, et je serais débarrassé du poids d'avoir à vivre.

8.

Je voyais quelqu'un pour parler de ce que je traversais. Elle n'avait pas à proprement parler fait d'études en ce sens, s'était orientée vers le conseil suite à une reconversion professionnelle, avait fait une longue formation et, à l'issue de celle-ci, s'était octroyé le nom de thérapeute. Était plutôt perchée. Très branchée énergie. Son côté lunaire m'a plu dès le départ. J'étais à l'aise, lui ai parlé de la tempête que j'essuyais, et m'a conseillé de prendre du Millepertuis. Des gélules à base de plantes pour calmer mes angoisses. De deux par jour, je suis plutôt rapidement passé à quatre. Mais les effets étaient trop faibles. Je continuais de pleurer. De m'en faire aussi. Énormément.

Parce que si j'étais de nouveau inscrit à Rance Boulot, ce que je percevais ne me permettait absolument pas de vivre. Je gagnais moitié moins que lorsque je travaillais. Ne pas avoir autant qu'un salaire plein, c'est une chose, mais diminué de moitié, c'était tout de même exagéré. Et nos échanges ont glissé vers des séances de coaching pour retrouver du travail. Ce que je ne me souvenais pas lui avoir demandé. Son ton changea. Plus directive. Me disant quoi faire. Comme un parent d'une certaine manière. Ce côté intrusif m'a surpris. J'avais vu quelque chose en elle que je n'avais pas apprécié. J'ai donc choisi de ne plus aller la voir. Et puis ça coïncidait à merveille avec mon compte en banque percé que je n'arrivais pas à renflouer.

9.

Dans l'état où je me trouvais, passer un entretien d'embauche relevait de l'inconcevable. Je devais parer au plus pressé : me nourrir et payer mes factures.

J'ai été puiser une énergie qui couvait quelque part en moi. Un lointain effet bénéfique du Millepertuis. Pour autant, j'ai pu décrocher mon téléphone et passer quelques coups de fil. Ai pris rendez-vous auprès d'une assistante sociale. J'en ai obtenu un la semaine qui a suivi, exprimant non sans émotion l'urgence dans laquelle je me retrouvais. Je survivrai tant bien que mal dans cette attente.

Sortir de mon lit, prendre une douche et faire le ménage dans mon appartement étaient autant de victoires dont je pouvais être fier chaque jour. Succès que je fêtais en solitaire, bien évidemment. Avec du soda et des beignets fourrés à la framboise. Maigre consolation en ces temps troublés.